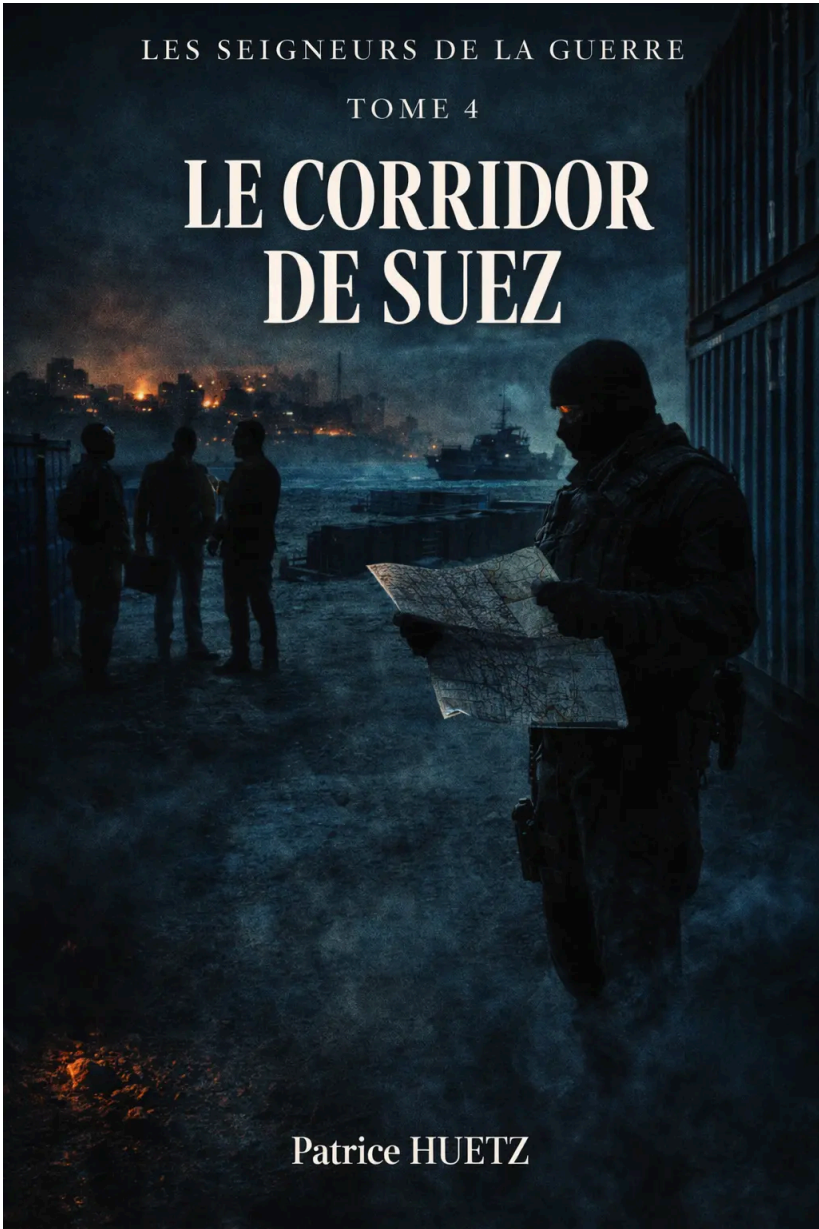


LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

TOME 4

LE CORRIDOR DE SUEZ



Patrice HUETZ

Les Seigneurs de la Guerre — Le Corridor de Suez

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Istanbul

Istanbul — Juin 2013

En 2012-2015, en Syrie et en Turquie, Victor Marchand et ARES opéraient dans un contexte géopolitique qui avait ses propres règles, ses propres acteurs, ses propres zones de gris. Le titre de ce chapitre — *Istanbul* — résumait l'enjeu immédiat. La réalité opérationnelle, comme toujours, était plus complexe.

Les moments de luxe dans la vie d'un homme de terrain avaient une qualité particulière — pas la satisfaction banale d'un confort ordinaire, mais quelque chose de plus intense, de contrasté. Savoir exactement ce que le confort remplace donnait une saveur différente à chaque chose.

Dans la zone de Syrie et de Turquie, l'hôtel de référence était le seul endroit où la guerre n'entrait pas directement. Victor y appréciait la climatisation avec la conscience de quelqu'un qui avait dormi sous quarante degrés sans elle pendant des semaines. Il y buvait le premier verre de quelque chose de décent avec la conscience de quelqu'un qui avait bu de l'eau de purification pendant un mois.

La situation ce jour-là était caractéristique de ce que Victor avait appris à reconnaître comme le pattern syro-turc : tension latente,

acteurs multiples, information incomplète, décision obligatoire sous pression temporelle. Il avait dix hommes, les bons équipements, et trois options tactiques dont aucune n'était parfaite.

Il choisit la deuxième — le compromis pragmatique entre la sécurité maximale et l'efficacité minimale. Baptiste le regardait depuis le siège passager du Defender de tête avec cet air qu'il avait quand il avait calculé la même chose et était arrivé à la même conclusion mais attendait que Victor le dise en premier.

Baptiste et Victor opéraient depuis assez longtemps ensemble pour avoir développé un langage de signes opérationnel — pas les signes officiels de la Légion, leurs propres codes construits sur dix ans de travail commun. Deux doigts vers la droite : flanc droit non couvert. Poing fermé : arrêt. Main ouverte vers le bas : descente lente.

Dans cette opération, le deuxième acte était toujours la partie la plus délicate — le moment où le plan initial rencontrait la réalité du terrain et demandait à être adapté. Victor aimait ces moments de façon presque perverse : ils révélaient ce que l'entraînement et la préparation avaient vraiment installé dans les réflexes, par opposition à ce qui restait théorique.

Les informations remontaient par radio — Dahl aux communications, Chevalier au médical en stand-by, Ferreira au tir de couverture si nécessaire. L'équipe ARES fonctionnait comme un organisme distribué, chaque membre sachant ce qu'il faisait sans avoir besoin de confirmation constante.

La phase centrale de l'opération révéla ce que la reconnaissance préalable n'avait pas montré — dans les zones de conflit, il y avait toujours des informations que même les meilleurs informateurs locaux ne remontaient pas, soit parce qu'ils ne les connaissaient pas, soit parce qu'ils calculaient qu'il était plus rentable de les garder.

Victor s'adapta. C'était la Leçon 6 qu'il n'avait pas encore formulée mais qu'il vivait : le plan durait jusqu'au premier contact

avec la réalité, et la qualité d'un commandant se mesurait à sa capacité d'adaptation dans les secondes qui suivaient ce contact.

Il modifia le dispositif. Repositionna deux hommes. Changea la séquence d'action. Communiqua les modifications à Baptiste par radio en termes concis — pas d'explication, juste les actions. Baptiste s'exécuta sans délai.

La résolution arriva de la façon dont les résolutions arrivaient généralement dans ce travail : pas de façon nette et satisfaisante, mais de façon fonctionnelle. L'objectif atteint, les hommes présents, le matériel intact ou presque. Les questions morales, politiques, et économiques de ce qu'on venait de faire — et pour qui — restaient en suspens.

Victor fit le tour de ses hommes. Bilan rapide : aucun blessé grave, deux contusions mineures, une radio endommagée. Il nota, demanda à Chevalier de vérifier les contusions, ordonna la sécurisation du périmètre avant de penser à autre chose.

Les clients étaient satisfaits — Victor recevrait un message de confirmation dans les deux heures. L'argent suivrait dans les quarante-huit heures sur le compte de Dubaï. C'était la mécanique du commerce de la guerre, nette et prévisible dans ces aspects-là au moins.

Ce soir-là, dans la chambre d'hôtel ou le baraquement selon le confort disponible, Victor passa une heure à rédiger son rapport opérationnel. Pas pour le client — le rapport client était court et factuel, une page maximum. Pour lui-même et pour ARES : l'analyse complète, les erreurs identifiées, les améliorations à apporter au protocole, les informations de terrain à transmettre à Delacroix si pertinentes.

Il pensait à son père pendant ces moments d'écriture. Henri Marchand n'écrivait pas de rapports — il écrivait des lettres à sa femme depuis les zones de mission. Des lettres qui disaient *je mange*

bien, l'équipement est correct, ne t'inquiète pas. Victor se demandait parfois si son père analysait ses opérations après coup avec la même froideur, ou s'il les enfermaient dans une boîte et passait à la suite.

Dans le carnet, le nom de l'opération, la date, le bilan humain et matériel. Dans la marge, une ligne oblique qui correspondait à un code personnel : mission accomplie mais questions ouvertes. Il y en avait toujours. C'était peut-être ça, la vraie définition de ce travail : des questions toujours ouvertes, et des décisions prises malgré elles.

CHAPITRE 2

La Frontière Syrienne

Frontière turco-syrienne — Juillet 2013

En 2012-2015, en Syrie et en Turquie, Victor Marchand et ARES opéraient dans un contexte géopolitique qui avait ses propres règles, ses propres acteurs, ses propres zones de gris. Le titre de ce chapitre — *La Frontière Syrienne* — résumait l'enjeu immédiat. La réalité opérationnelle, comme toujours, était plus complexe.

Victor Marchand menait l'opération avec la précision acquise en quinze années de terrain — Légion étrangère puis ARES. Dans la zone de Syrie et de Turquie, les règles d'engagement privées étaient simples : protéger le client, minimiser les dommages collatéraux, rentrer avec tous ses hommes. Ces règles, il les avait gravées dans ses procédures opérationnelles standardisées. Les respecter, sur le terrain, était une autre affaire.

Le contact arriva sans préavis — comme toujours, comme les embuscades arrivaient toujours, dans l'espace entre deux instants de fausse sécurité. Victor vit l'angle de tir une fraction de seconde avant l'impact. Il n'y avait pas de pensée dans ces moments-là — seulement la géométrie du danger et la réponse motrice entraînée par dix mille répétitions.

La situation ce jour-là était caractéristique de ce que Victor avait appris à reconnaître comme le pattern syro-turc : tension latente, acteurs multiples, information incomplète, décision obligatoire sous pression temporelle. Il avait dix hommes, les bons équipements, et trois options tactiques dont aucune n'était parfaite.

Il choisit la deuxième — le compromis pragmatique entre la sécurité maximale et l'efficacité minimale. Baptiste le regardait depuis le siège passager du Defender de tête avec cet air qu'il avait quand il avait calculé la même chose et était arrivé à la même conclusion mais attendait que Victor le dise en premier.

Baptiste et Victor opéraient depuis assez longtemps ensemble pour avoir développé un langage de signes opérationnel — pas les signes officiels de la Légion, leurs propres codes construits sur dix ans de travail commun. Deux doigts vers la droite : flanc droit non couvert. Poing fermé : arrêt. Main ouverte vers le bas : descente lente.

Dans cette opération, le deuxième acte était toujours la partie la plus délicate — le moment où le plan initial rencontrait la réalité du terrain et demandait à être adapté. Victor aimait ces moments de façon presque perverse : ils révélaient ce que l'entraînement et la préparation avaient vraiment installé dans les réflexes, par opposition à ce qui restait théorique.

Les informations remontaient par radio — Dahl aux communications, Chevalier au médical en stand-by, Ferreira au tir de couverture si nécessaire. L'équipe ARES fonctionnait comme un organisme distribué, chaque membre sachant ce qu'il faisait sans avoir besoin de confirmation constante.

La phase centrale de l'opération révéla ce que la reconnaissance préalable n'avait pas montré — dans les zones de conflit, il y avait toujours des informations que même les meilleurs informateurs locaux ne remontaient pas, soit parce qu'ils ne les connaissaient pas, soit parce qu'ils calculaient qu'il était plus rentable de les garder.

Victor s'adapta. C'était la Leçon 6 qu'il n'avait pas encore formulée mais qu'il vivait : le plan durait jusqu'au premier contact avec la réalité, et la qualité d'un commandant se mesurait à sa capacité d'adaptation dans les secondes qui suivaient ce contact.

Il modifia le dispositif. Repositionna deux hommes. Changea la séquence d'action. Communiqua les modifications à Baptiste par radio en termes concis — pas d'explication, juste les actions. Baptiste s'exécuta sans délai.

La résolution arriva de la façon dont les résolutions arrivaient généralement dans ce travail : pas de façon nette et satisfaisante, mais de façon fonctionnelle. L'objectif atteint, les hommes présents, le matériel intact ou presque. Les questions morales, politiques, et économiques de ce qu'on venait de faire — et pour qui — restaient en suspens.

Victor fit le tour de ses hommes. Bilan rapide : aucun blessé grave, deux contusions mineures, une radio endommagée. Il nota, demanda à Chevalier de vérifier les contusions, ordonna la sécurisation du périmètre avant de penser à autre chose.

Les clients étaient satisfaits — Victor recevrait un message de confirmation dans les deux heures. L'argent suivrait dans les quarante-huit heures sur le compte de Dubaï. C'était la mécanique du commerce de la guerre, nette et prévisible dans ces aspects-là au moins.

Ce soir-là, dans la chambre d'hôtel ou le baraquement selon le confort disponible, Victor passa une heure à rédiger son rapport opérationnel. Pas pour le client — le rapport client était court et factuel, une page maximum. Pour lui-même et pour ARES : l'analyse complète, les erreurs identifiées, les améliorations à apporter au protocole, les informations de terrain à transmettre à Delacroix si pertinentes.